



## Une grammaire pour mieux écrire, collègue.

Marc Campana

Coll. Repères pour agir - Série « discipline »

CRDP Créteil, 2002, 88p., 13€

L'auteur, professeur de lettres et formateur en IUFM, étudie dans ce petit livre un élément de la grammaire : la phrase. Il ne néglige aucune piste : définition dans les manuels, histoire de la langue et apparition de la ponctuation, les phrases d'auteurs et celles des élèves, la prosodie, la confrontation entre l'oral et l'écrit...

De ses investigations, il tire des conclusions intelligentes et radicales : « *Force est de constater que la constitution des savoirs à enseigner, dans le cas particulier de la phrase, relève d'une démarche applicationniste au terme de laquelle les auteurs des manuels scolaires n'ont à proposer aux enseignants (et aux élèves !) qu'une mouture édulcorée des savoirs savants.* »

Voilà une bien belle et juste critique mais nous ne comprenons pas en quoi il faudrait la limiter au cas, si peu particulier, de la phrase.

Pour ce qui est de la relation entre oral et écrit, là aussi nous ne sommes pas surpris des conclusions mais cela ne déprécie en rien la démonstration tant les exemples et les explications sont nombreux. « *Il s'agit bien de deux systèmes indépendants, qui ne s'interpénètrent que dans des situations très particulières : quand l'écrit transcrit de l'oral, quand l'oral transmet de l'écrit.* »

L'auteur ne cesse dans cet ouvrage de nous restituer le point de vue des élèves avec une justesse rare : « *Pourquoi donc s'offusquer que des enfants "écrivent comme ils parlent" ? A l'opposé il n'est pas rare, dans les classes, que l'oral de tous les jours soit stigmatisé, entravé dans son authenticité, ponctué de "fais des phrases quand tu parles !", comme si l'on devait parler comme on écrit. Pris dans ces feux croisés de contradictions, il n'est pas étonnant que certains enfants ne comprennent pas tout à fait ce qu'on attend d'eux, à l'écrit comme à l'oral.* »

Dans ses conseils sur la didactique de la phrase, l'auteur prend soin de toujours mettre en parallèle le travail des élèves et celui des experts (les écrivains). Cherchant ainsi à savoir si l'on a affaire à une erreur ou à un essai de style, fût-il maladroite. Il s'intéresse non pas au nombre de marques de ponctuation dans le texte mais plutôt à la segmentation interphrasique et intraphrasique, à la cohérence sémantique et thématique... Il donne des pistes précises, relatant des séances dans les classes. L'écriture sans ponctuation comme expérience (le texte sera ponctué la séance suivante). Sur un extrait des questions relevant de l'intelligence de la langue et de la segmentation du texte : quels mots trouvent leur sens dans le contexte de l'extrait, dans le contexte élargi du roman, grâce aux connaissances du lecteur sur le monde.

On aura compris que Marc Campana défend un apprentissage long et périlleux de la langue française contre un enseignement creux de concepts inutiles. S'il défend brillamment la grammaire textuelle, c'est bien qu'il pense que la plus petite unité de sens est le texte, le texte dans toute sa complexité et dans sa dimension sociale comme le révèle cet extrait : « *La prise en compte du destinataire : voilà encore une idée-force qui devrait traverser toute activité langagière à l'école (et ailleurs !), dans la perspective d'une acquisition de compétences communicationnelles indispensables à une circulation authentique des écrits, à leur socialisation.* »

Enfin un livre de grammaire à lire !

*Pendant mon petit déjeuner à L'École des loisirs (...) j'ai entendu de grands enfants parler de leur enfance et du bonheur de parler à d'autres enfants. C'étaient des écrivains - des vrais - et une éditrice. Il ne s'agissait plus de « faire du chiffre » mais d'éditer des livres. Ce n'est pas tout à fait pareil quoi... ce grand dadais de Lewis a dû faire gagner pas mal de sous à son éditeur avec son Alice... mais allez expliquer ça aux comptables myopes qui nous dirigent...*

Catherine CHAINE  
Éditeurs et public adolescent.  
(La revue des livres pour  
enfants, n°206)



## L'éducation, entrée dans la culture Les problèmes de l'école à la lumière de la psychologie culturelle.

Jérôme Bruner

Retz, 1996, 255 p.

Chez le lecteur qui pense que c'est de transformation dont l'école a besoin plus que d'ajustements aux besoins de la société, cet ouvrage ne manquera pas de provoquer une certaine irritation. En effet, l'auteur prend garde de souvent préciser qu'il n'est pas « à proprement parler et à aucun titre vygotkien », encore moins révolutionnaire, et que « l'instruction n'est qu'un moyen que se donne une culture pour amener les enfants à adopter des conduites canoniques ». Il est clair pour lui que l'enfant n'a pas à apprendre à maîtriser son environnement et à le transformer, mais à s'y adapter tel qu'il est, ou être suffisamment souple pour s'adapter à ce qu'il sera.

De même, l'opposition qu'il construit entre le savant et le populaire, le scientifique et le profane, se plaçant lui-même du côté du scientifique savant, n'aurait rien de choquant, car tellement courante, si contradictoirement, il ne cessait d'invoquer le populaire et le bon sens pour justifier certaines de ses idées.

L'auteur est désarmant et énervant d'ingénuité quand il raconte le moment où, dans son parcours intellectuel, il découvre l'existence des pauvres et de la misère. Et que cela l'amène à être adepte de la théorie de la déprivation culturelle : les pauvres n'ont pas la culture, il faut donc la leur apporter.

Donc, à en rester à une lecture rapide des quelques premières pages, on pourrait penser avoir là un petit manuel du réformisme éducatif.

Sauf qu'il faut persévérer : si parfois on peut ressentir une impression d'écrasement et d'impuissance due aux suites d'injonctions contradictoires du système éducatif, cette lecture donne sens à ce que l'on met en place dans sa classe, de la structure du travail aux échanges avec les élèves si modestes soient-ils, et à la responsabilité que l'on a vis-à-vis des gens que l'on a à former.

Ce livre foisonne d'idées et de concepts stimulants, au point que l'auteur lui-même, après avoir énoncé les 9 principes qui guident l'approche psycho-culturelle de l'éducation dans le premier chapitre, rassemble ses esprits et semble réaliser candidement qu'il y aurait peut-être là « un risque de la remise en cause de l'autorité » (p. 62) et de « rupture avec l'ordre établi » (p. 88), mais qu'il « faut prendre ce risque ».

Après avoir fait le deuil d'une quelconque analyse politique et dépassé un certain sentiment d'états-uno-centrisme, on peut s'intéresser au fond, à ces 9 principes qu'il développe au long des chapitres :

- ◆ la mise en perspective : les cadres de référence qui permettent d'attribuer des significations et qui montrent l'importance des cultures dans lesquelles on baigne, légitimes ou pas.
- ◆ les contraintes : intrinsèques à l'homme, et celles inhérentes au langage, dont on peut se dégager par la métacognition, c'est-à-dire les différentes consciences linguistiques.
- ◆ l'approche constructiviste : à la base de la pensée de l'auteur et que le reste du livre rend largement auto-socio-constructiviste.
- ◆ les interactions : dans cette partie, Jérôme Bruner se fait le chantre de l'apprentissage mutuel, contre le modèle de transmission des connaissances. L'apprentissage mutuel se trouve fondamentalement justifié par la constitution physiologique et psychique des êtres humains, leur besoin de « groupalité » dirait André Meynard (voir le dossier surdité dans ce numéro) : des pages qui ne permettent plus d'envisager l'enseignement frontal.
- ◆ l'externalisation : c'est-à-dire la production du groupe sur l'extérieur, en direction du social qui l'entoure, avec toutes les transformations que cela implique au niveau des statuts et de la nature du travail de la pensée.
- ◆ l'approche instrumentale : les programmes et les moyens comme instruments d'une politique ; l'éducation comme acte politique.
- ◆ l'approche institutionnelle : la prise en compte de l'aspect institutionnel de l'éducation, des structures et contraintes de l'institution.
- ◆ l'identité et l'estime de soi.
- ◆ les récits : les pages consacrées aux récits sont l'embryon de la pensée de Bruner qui va trouver son développement dans *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* (Retz, 2002).  
« Se construire une version du monde dans laquelle ils peuvent, psychologiquement, envisager d'avoir une place pour eux-mêmes, une sorte d'univers personnel. »  
D'être éminemment culturel, l'homme devient être narratif. La narration structure notre pensée, de la vie quotidienne aux textes, qu'ils soient littéraires, de loi ou scientifiques ; rééquilibrage entre les deux modes d'appréhension du monde, la pensée logique-scientifique et la pensée narrative. De là à remettre en cause les interrogations qui sont les nôtres quand nous nous pensons trop centrés sur les albums et les romans...

Ces 9 principes pourront sembler être le « minimum syndical » pour penser les transformations du système éducatif, mais la pertinence avec laquelle ils sont développés ne peut manquer de nous intéresser et d'alimenter notre réflexion.

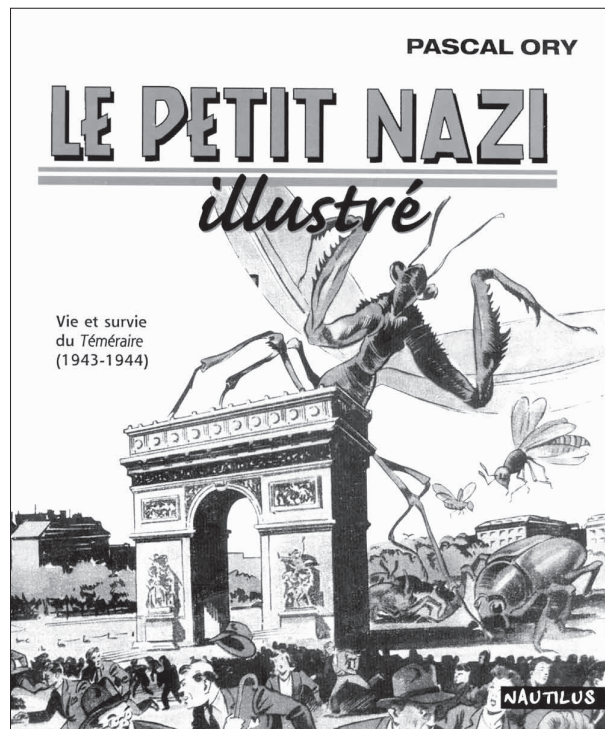
Thierry OPILLARD



### Le Petit Nazi illustré, Vie et survie du *Téméraire* (1943-1944).

Pascal Ory

Nautilus, 2002, 94 p., 20€



Il s'agit d'un très bel ouvrage abondamment illustré qui retrace la vie de la revue *Le Téméraire* qui a existé de 1943 à 1944 et qui comptait 200 000 lecteurs et 70 cercles auxquels adhèrent sans doute quelques milliers de garçons. Autant dire que cette revue fut, pendant cette période, en position de quasi-monopole. Monopole voulu et construit par l'occupant allemand car il s'agit bien, comme le présente le titre de l'ouvrage de Pascal Ory, d'un illustré qui prend clairement parti pour l'Allemagne et surtout pour le nazisme. L'aide allemande est claire et pourtant discrète : « *fourniture discrète des moyens financiers aux hommes de paille porteurs de capital et, surtout, l'encadrement technique et juridique de l'opération.* »

Pour ce qui est du contenu, nos yeux de lecteurs experts et anachroniques n'ont aucun mal à retrouver désignés, à chaque page ou presque, à la moquerie et à la vindicte du petit lecteur téméraire, la triade maléfique : juif-anglais-bolchevick.

Ce qui fait l'intérêt de ce livre est d'étudier comment cette propagande facilement identifiable va se répandre dans les conventions de la presse jeunesse qui seront rigoureusement respectées et systématiquement réinvesties au

*Téméraire*. Mais peut-être l'auteur distingue-t-il trop facilement forme et fond. Quand il dit que l'objectif final du *Téméraire* est « *comme celui de tout travail agit-prop : se rallier le sujet en lui exposant un adversaire exécrationnel, exalter les valeurs à défendre contre lui, bref, pousser l'individu hors de lui-même jusqu'à l'adhésion totale à la pratique du groupe* », n'y a-t-il pas d'autres publications d'avant-guerre qui pourraient répondre à cette définition (westerns sanglants, tribus terribles en Afrique noire...). Il ne faut pas chercher à minimiser le caractère exceptionnel de cette presse de la collaboration mais une étude comparée de la presse jeunesse en générale ne pourrait-elle pas montrer en quoi elle se prêtait à toutes les dérives possibles. Ce qui expliquerait notamment pourquoi ces auteurs passeront sans trop de difficultés la période de l'épuration et qu'ils retrouveront rapidement de l'emploi (certains aux éditions catholiques Fleurus, d'autres dans la presse communiste où ils chanteront les louanges des résistants qu'ils n'appellent plus des terroristes...). Ce commentaire indulgent de l'époque sur une production du journal dont l'auteur sera un des rares à être condamnés, explique bien en quoi la littérature jeunesse n'est pas intrinsèquement considérée comme idéologique : « *Ces images enfantines dont aucune ne fait allusion à la politique ou aux événements militaires.* »

Il y a là de quoi ré-interroger notre lecture actuelle de la littérature enfantine d'aujourd'hui qui ne cesse de faire des images enfantines dont aucune ne fait allusion à la politique...

C'est, je crois, ce genre d'interrogation qui a conduit l'auteur à écrire une très belle conclusion intitulée « *La Ruse du Maître* » dont voici un large extrait : « *Si, jusqu'à une date récente, la "littérature destinée à la jeunesse" a tant participé à la défense et à l'illustration d'un univers viril, hiérarchisé et ethnicisé, alors Le Téméraire, que certains préféreraient remiser du côté des aberrations sans suite et sans signification, reprend place dans une très longue histoire, celle de la grande Ruse, de cette métis par laquelle l'adulte se costume en enfant pour mieux jouer au Maître. Il cesse d'être une monstruosité pour n'être plus qu'une caricature et nous avons alors tous été un jour, si peu que ce soit, ses lecteurs.* »

À la lecture de cette conclusion on regrette que Pascal Ory ne livre pas plus de ses réflexions sur la littérature jeunesse tant il s'est tenu à la rigueur de son travail d'historien.

Pierre CHOLET